

127 N 90
LA

COUSINE SUPPOSÉE,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE,

PAR MM. VILLARD ET ADRIEN,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS, SUR LE THÉÂTRE
DU PANORAMA DRAMATIQUE, LE 29 MAI 1823.

~~~~~  
PRIX : 1 FR.  
~~~~~



PARIS,

POLLET, LIBRAIRE-ÉDITEUR DE PIÈCES DE THÉÂTRE
RUE DU TEMPLE, N^o. 36, VIS-A-VIS CELLE CHAPON.

1823.

129228-B

PERSONNAGES.

ACTEURS.

DERNEVILLE, capitaine de hussards..... **M. TAUTIN.**

LABOMBE, homme de confiance, jardinier

de Derville, vieux hussard..... **M. VAUTRIN.**

SOPHIE, orpheline, adoptée par le frère de

Derville, jeune veuve..... **M^{me} HUGENS.**

M^{me} DUBUC, femme-de-charge du capitaine. **M^{me} HUGOT.**

Domestiques du capitaine.

IMPRIMERIE DE HOCQUET.

LA COUSINE SUPPOSÉE.

COMEDIE EN PROSE.

Le théâtre représente une partie très-resserrée d'un grand jardin qui s'étend de droite à gauche ; une grille ferme le théâtre dans toute son étendue et laisse voir la mer. Dans le fond, à la droite des spectateurs, est un perron orné de fleurs et conduisant à un pavillon habité par le capitaine Derneville. Un banc de gazon est placé près de ce pavillon. Au dernier plan, à gauche, s'élève une petite maisonnette ; c'est celle de Labombe.

SCENE PREMIÈRE.

SOPHIE, LABOMBE, DERNEVILLE.

Sophie traverse le théâtre tenant un livre d'une main et de l'autre une fleur qu'elle examine avec la plus grande attention. Labombe, monté sur une échelle, taille la vigne qui tapisse le devant de sa maisonnette. Dans le fond, on aperçoit le capitaine qui fume sa pipe sur le bord de la mer. Il ne jette pas les yeux sur la scène.

SOPHIE, elle s'arrête et dit, sans voir Labombe :

Que l'étude de la botanique doit plaire aux âmes aimantes et sensibles ! Il semble que la douceur des mœurs soit en harmonie avec la recherche paisible des plantes.

LABOMBE, sans voir Sophie.

Morbleu ! je donnerais les plus jolies fleurs des quatre parties du Monde pour ce beau cep de vigne.

Sophie continue sa promenade. On cesse d'apercevoir Derneville.

SCENE II.

LABOMBE, *seul, descendant de l'échelle et regardant encore le cep de vigne.*

Ce sont les amours de mon capitaine. Cependant, depuis huit jours qu'il m'est tombé des nues une cousine dont j'étais bien loin de me croire le cousin, monsieur Derneville me paraît un peu moins sensible, un peu moins enthousiaste des beautés inanimées de la nature... Mais quel est le projet de mademoiselle Sophie Derneville?... « Labombe, présente-moi à mon oncle comme ta cousine : on me nomme Jeanette Bernard ; j'arrive de notre village, et je te suis adressée par mon père... » Voilà tout ce qu'elle a eu le temps de me dire. Madame Dubuc, notre gouvernante et ma prétendue, est sans cesse sur mes pas ; curieuse, elle veut ou voudrait tout savoir ; bavarde, bien fou qui lui confierait un secret ; jalouse et vieille, tout lui porte ombrage. Je l'ai déjà surprise jetant sur mademoiselle Sophie des regards inquiets... Il serait cependant nécessaire que je fusse instruit des motifs de ce déguisement, de ce changement de nom ; car moi, qui n'ai pas l'habitude de mentir, à la moindre question de mon capitaine, je puis me fourvoyer, être pris comme un sot, et alors... ah ! voici mademoiselle Sophie... Mademoiselle ! Mademoiselle !

SCENE III.

LABOMBE, SOPHIE.

SOPHIE.

Allons, tu as encore oublié nos conventions.

LABOMBE.

Nos conventions ?

SOPHIE.

Sophie Derneville n'est point ici ; il n'y a que Jeannette.

LABOMBE.

C'est vrai, étourdi que je suis !.. dame, voyez-vous, c'est que je n'oserai jamais...

SOPHIE.

Quand il s'agit de mon bonheur.

LABOMBE.

De votre bonheur.

SOPHIE.

Bien plus encore, de celui de mon père ; car je puis, je dois nommer ainsi monsieur Julien Derneville, le frère de ton maître. Orpheline dès le berceau, confiée à ses soins par son ami mourant, il me nomme sa fille, et mon bonheur est son ouvrage.

LABOMBE.

Il serait possible ?

SOPHIE.

Songez donc que je suis une pauvre fille que tu as recueillie pour l'arracher à la misère.

LABOMBE.

Ah ! je vous ai recueillie pour vous arracher...

SOPHIE.

Oui, sans doute.

LABOMBE.

Eh bien ! vous ne faites pas mal de m'en prévenir, car le diable m'emporte si je m'en doutais.

SOPHIE.

Tout serait perdu, si mon oncle pouvait seulement soupçonner mon stratagème.

LABOMBE.

Il y a du stratagème sous jeu ?

SOPHIE.

Ainsi, plus de mademoiselle, plus de Sophie ; Jeannette est toujours Jeannette !

LABOMBE.

C'est dit, mademoiselle Sophie.

SOPHIE.

Encore ! ne peux-tu dire ma petite cousine ?

LABOMBE.

Sophie, Jeannette, ma cousine, tous ces diables de mots se brouillent tellement dans ma cervelle... et puis il y a là un certain respect... D'ailleurs, n'étant instruit de rien, mademoiselle Sophie... Jeannette conçoit...

SOPHIE.

Rien de plus juste.

LABOMBE.

Pour tromper les autres, il est nécessaire que je sois dans la confiance.

SOPHIE.

Personne ne vient ?

LABOMBE.

Non.

SOPHIE.

Je tremble !

LABOMBE.

N'avez pas peur. Madame Dubuc prépare le déjeuner, mon capitaine est allé faire sa promenade du matin ; nous avons quelques minutes à nous.

SOPHIE.

Connais donc mon projet, et le motif de ce déguisement. Mon père et le capitaine vivaient, tu le sais, dans la plus parfaite intelligence. Ils étaient cités comme les modèles de l'amitié fraternelle, lorsqu'une discussion d'intérêt vint tout-à-coup rompre cette union touchante. Monsieur Julien Derneville est vif...

LABOMBE.

Un peu.

SOPHIE.

Il s'emporta. Le capitaine est violent...

LABOMBE.

A qui le dites-vous?... Depuis trente-cinq ans il n'a peut-être pas passé un jour sans se fâcher contre moi. Il jure, tempête au moindre mot... quelquefois la patience m'échappe et je... j'aperçois qu'il me tend la main... avec lui le calme est toujours voisin de l'orage.

SOPHIE.

Il n'en a pas été ainsi avec mon père ; l'inimitié a survécu.

Quinze ans se sont écoulés depuis cette rupture fatale, et mon père n'a plus compté un seul jour de bonheur. Mariée bien jeune encore, je fus obligée de vivre loin de lui. Devenue veuve, je retourne aux lieux témoins de mon enfance. Mon père m'avait toujours laissé ignorer ce qui s'était passé entre lui et le capitaine; mais je trouve son caractère changé; mes soins, ma tendresse ne peuvent le distraire d'un chagrin profond qu'il veut me cacher, et dont rien ne saurait me faire soupçonner la cause. Un ami commun me dit quel différent avait eu lieu entre mon oncle et mon père; combien ce dernier désirait une réconciliation qu'il regardait comme impossible, et de laquelle dépendait toute sa félicité. Affligée, mais impatiente de ramener la paix dans le cœur d'un père bien aimé, je cherchais les moyens d'atteindre ce but précieux, lorsque je suis instruite que le capitaine est de retour de l'armée, qu'il habite une jolie petite maison sur le bord de la mer, à quelques lieues de Marseille. Je conçois aussitôt le dessein de me rendre près de lui et de le forcer à signer au moins une armistice, afin que les parties belligérantes puissent s'entendre. Labombe, me dis-je, n'a pas quitté son capitaine; le vieux Labombe se rappellera avoir vu la petite Sophie, l'avoir mille fois portée dans ses bras...

LABOMBE.

Une jolie petite espiègle à la mine éveillée, au regard malin, qui me faisait enrager toute la journée et prenait plaisir à me casser ma pipe... oui oui, mad... Jeannette, je m'en souviens.

SOPHIE.

Labombe, me dis-je encore, était le meilleur des hommes; il n'aura pas changé, il m'accueillera j'en suis sûre. J'arrive, je vois toutes mes espérances se réaliser: tu m'introduis auprès de mon oncle comme ta cousine; le capitaine me trouve assez gentille...

LABOMBE.

Dites donc charmante!

SOPHIE.

Et je ne quitte pas ces lieux sans avoir réconcilié deux frères si bien faits pour s'aimer... Qu'en dis-tu?

LABOMBE.

Projet délicieux!.. mais si votre oncle allait..

SOPHIE.

Me reconnaître ?.. impossible; j'avais à peine six ans lors de cet événement.

LABOMBE.

C'est vrai; voilà douze ans que nous sommes partis pour l'armée.

SOPHIE.

Et certes, toi-même, tu aurais été bien loin d'imaginer que tu parlais à Sophie Derneville, si je ne m'étais nommée.

LABOMBE.

Je vous en répons... Mais, il ne faut pas vous le dissimuler, l'entreprise est délicate.

SOPHIE.

Le motif qui me fait agir m'inspire les moyens de vaincre toutes les difficultés.

LABOMBE.

Je vois bien des obstacles.

SOPHIE.

Je ne vois que le succès.

LABOMBE.

Il échappe souvent au moment où on croit le saisir.

SOPHIE.

Tu veux me désespérer !

LABOMBE.

Nous avons affaire à un ennemi bien rusé.

SOPHIE.

Sans cela, où serait le mérite du triomphe ?

LABOMBE.

Qui a battu les plus braves capitaines.

SOPHIE.

L'honneur de le vaincre en finesse m'est peut-être réservé.

LABOMBE.

Votre oncle est, je vous en préviens, ce qu'on appelle un véritable bourru.

SOPHIE.

Pour cela, je ne dis pas non. Je t'avouerai même qu'à son premier abord je me suis sentie embarrassée, déconcertée.

LABOMBE.

Je l'ai bien vu.

SOPHIE.

Mais je l'ai pourtant surpris à lancer sur moi quelques regards qui exprimaient un autre sentiment que celui de la colère.

LABOMBE.

Bon !

SOPHIE.

Intéressée à lire ce qui se passait dans son âme, à suivre, à deviner les différentes impressions que ma présence pouvait produire sur celui de qui dépendait mon bonheur, tu juges combien j'étais attentive : Eh bien ! Labombe, quelque sévère, quelque maussade même que le capitaine se soit montré lors de notre première entrevue, j'ai conçu dès ce moment le plus doux espoir.

LABOMBE.

Je crois, entre nous, mad... ma cousine, que vous vous flattez...

SOPHIE.

Non. Lorsqu'après lui avoir demandé la permission de me laisser passer ici quelques jours, tu ajoutas : Allons, Jeannette, il ne faut pas abuser de la complaisance de monsieur le capitaine, retirons-nous. N'as-tu pas remarqué...

LABOMBE.

Quoi donc ?

SOPHIE.

Que ton observation semblait le contrarier.

LABOMBE.

Vous croyez ?

SOPHIE.

Il a fallu qu'il se contraignît beaucoup pour ne pas te répondre : Labombe, tu ne sais ce que tu dis ; la présence de ta cousine ne peut que m'être fort agréable.

LABOMBE.

Il n'a pas dit un mot de cela.

SOPHIE.

Non, mais il l'a pensé.

LABOMBE.

Attendez donc... en effet, il m'a semblé le voir vous prendre la main.

SOPHIE.

Il t'a bien semblé.

LABOMBE.

Alors, vous pourriez bien...

SOPHIE.

A mesure que je m'éloignais, ses yeux exprimaient le regret. Arrivée sur le seuil de la porte, je me retourne, ses regards n'avaient pu encore se détacher de moi; et qui fût resté près de lui, l'aurait peut-être, long-temps encore après notre départ, surpris pensant à ta cousine.

LABOMBE.

Ah! Madame!... ah! Jeannette! je m'humilie... Nous ne sommes que des enfans auprès des femmes, quand il s'agit de lire dans les cœurs... Mais si, réellement épris de vos charmes, il parlait...

SOPHIE.

De mariage?

LABOMBE.

Ma foi...

SOPHIE.

Eh bien! Labombe, je suis veuve, maîtresse de mon sort.

LABOMBE.

Et malgré vos dix-huit ans et lui ses cinquante...

SOPHIE.

Mon oncle est jeune encore... il est assez bien... Il a bien quelques petits défauts par-ci, par-là, mais l'amour est le Dieu des métamorphoses!

LABOMBE.

En ce cas, j'entre gaiement dans le complot : l'ennemi sera bien fin s'il nous échappe. Mais, de la prudence, j'aperçois un cosaque que la curiosité, ou notre mauvais génie dirigé de ce côté.

SOPHIE.

Qui donc?

LABOMBE.

M^{me}. Dubuc.

SOPHIE.

Je rentre.

LABOMBE.

Je veille pour vous. A propos, ayez soin de ne pas laisser voir au capitaine ce livre que vous avez pris dans sa bibliothèque ; car il sait bien qu'il n'y a pas de botaniste dans notre famille.

SOPHIE.

Ne crains rien. (*Elle place le livre sous un pot de fleurs.*) ; la science est cachée sous les fleurs.

SCÈNE IV.

LABOMBE, M^{me}. DUBUC.

LABOMBE, *se mettant à tailler des arbustes.*
Voyons-la venir.

M^{me}. DUBUC, *à part.*

Enfin, le voici. (*Elle fait des révérences, Labombe ne regarde pas ; elle tousse, Labombe tourne la tête.*)

LABOMBE.

Eh ! bonjour, ma belle fiancée !

M^{me}. DUBUC.

C'est un hasard que de vous rencontrer... Depuis huit jours...

LABOMBE, *à part.*

Elle voudrait amener la conversation sur M^{lle}. Sophie. (*Haut.*) Eh ! mon Dieu ! comme vous voilà belle dès le matin !

M^{me}. DUBUC.

Vous trouvez ! négligé galant, voilà tout.

LABOMBE.

C'est la parure des Grâces.

M^{me}. DUBUC.

Par quel hasard, monsieur Labombe daigne-t-il faire aujourd'hui cette remarque ?

LABOMBE.

Comment, madame Dubuc, est-ce que je ne vous ai pas toujours rendu justice ?

M^{me}. DUBUC, *à part*.

Je crois que le traître se moque de moi.

LABOMBE.

Elle ne s'en ira pas.

M^{me}. DUBUC, *après un instant de silence*.

Où est donc votre charmante cousine?

LABOMBE, *à part*.

Nous y voilà... (*Haut.*) Qui? Jeannette?

M^{me}. DUBUC.

Elle-même.

LABOMBE.

A son ouvrage, probablement.

M^{me}. DUBUC.

Et vous avez pu consentir à la quitter un instant, un seul instant!

LABOMBE.

J'ai bien le courage de m'arracher par fois d'auprès de vous, ma tourterelle, et cependant...

M^{me}. DUBUC, *à part*.

L'insolent! (*Haut.*) Monsieur Labombe...

LABOMBE.

Madame Dubuc...

M^{me}. DUBUC.

Vous êtes un perfide!

LABOMBE.

Ah! par exemple, si j'ai l'air d'un perfide.

M^{me}. DUBUC.

Moi, qui l'aimais de si bonne foi.

LABOMBE.

Je veux que le diable m'étonne si je comprends...

M^{me}. DUBUC.

Qui consentais à lui sacrifier ma jeunesse.

LABOMBE.

Qu'est-ce que vous dites-donc?

M^{me}. DUBUC.

A passer avec lui mon printemps et mon automne.

LABOMBE.

Oui, mais vous êtes dans l'hiver.

M^{me}. DUBUC.

Dis, séducteur, quels reproches peux-tu me faire?

LA BOMBE...

Ah! si nous allons tomber dans le sentiment,..

M^{me}. DUBUC.

Interroge ton cœur, ingrat! il te dira combien tu es coupable envers la femme aimante et sensible, trop sensible, qui était prête à rompre pour toi le serment le plus sacré.

LABOMBE.

Pas possible!

M^{me}. DUBUC.

Oui. Apprends que lorsque ce pauvre Dubuc me fut enlevé, c'était mon troisième; je jurai de le pleurer toute ma vie.

LABOMBE.

C'est bien long!

M^{me}. DUBUC.

Le chagrin s'empare de moi; mes charmes perdent de leur éclat...

LABOMBE.

Maintenant, c'est une affaire faite.

M^{me}. DUBUC.

Ma fraîcheur s'évanouit... » Rose, j'avais vécu ce que « vivaient les roses, l'espace d'un matin; » et chacun disait, en me voyant : « C'est un lys qu'en passant la charrue a courbé. » Mais, hélas! la douleur ne tue pas; elle ne tue pas, monsieur Labombe.

LABOMBE.

Il paraît même qu'elle engraisse.

M^{me}. DUBUC.

Triste et silencieuse...

LABOMBE.

Silencieuse! qui l'aurait jamais cru?

M^{me}. DUBUC.

J'avais dans le sentier pénible de la vie, lorsque vous vous offrîtes à mes regards; j'avais subi un long veuvage; vous me parlâtes d'hyménée...

LABOMBE.

Vous m'écoutâtes.

M^{me}. DUBUC.

Pourquoi vous écoutai-je? je fus parjure à mon serment;

une force irrésistible m'entraîne vers le précipice. La sagesse avait beau me crier...

LABOMBE.

Casse-cou, c'était comme si elle chantait.

M^{me}. DUBUC.

Je ne cherchais point mon vainqueur.

LABOMBE.

Mais vous ne l'évitiez pas.

M^{me}. DUBUC.

Sans cela, nous aurions fini par ne jamais nous rencontrer. Enfin, vous me le dites du moins, dans ce temps de bonheur, je vous donnai dans l'œil.

LABOMBE.

Vous m'y donnez encore, vous m'y donnerez toujours.

M^{me}. DUBUC.

Traître! tu oses rire de ma douleur! respecte au moins l'amour malheureux: n'insulte pas à ta victime.

LABOMBE.

Ah ça! puis-je espérer que vous recouvrirez la raison?

M^{me}. DUBUC.

Mais c'est trop ménager un monstre tel que toi! Apprends donc que je connais le nouvel objet de ta criminelle flamme.

LABOMBE.

Par exemple! je ne serais pas fâché, pour mon compte, de connaître le nouvel objet...

M^{me}. DUBUC.

Oui, tu voudrais que je charme les momens de son absence en t'entretenant d'elle.

LABOMBE.

Vous savez peut-être aussi son nom.

M^{me}. DUBUC.

Si je le sais, scélérat... c'est la petite Jeannette.

LABOMBE.

Allons donc, vous n'y pensez pas; une jeune fille de dix-huit ans!...

M^{me}. DUBUC.

On fait des folies à tout âge, j'en suis un funeste exemple;

mais la belle cousine verra si c'est impunément qu'on s'attaque à une femme telle que moi : Monsieur sera instruit...

LABOMBE, *vivement.*

Madame Dubuc, vieille jalouse!...

M^{me}. DUBUC.

» Je ne suis pas jalouse ; si je l'étais jamais... »

LABOMBE.

J'ai supporté vos reproches , parce que je ne les mérite pas. J'ai ri de vos folies ; mais s'il s'agit de Jeannette , je ne plaisante plus ; qui attaquerait sa réputation , perdrait à jamais mon amitié. J'ai promis de vous épouser , et je tiendrai ma promesse ; mais rappelez-vous bien que s'il vous échappe un seul mot sur... ma cousine , un veuvage éternel sera votre partage.

M^{me}. DUBUC.

Un veuvage éternel...

LABOMBE.

C'est bien long ; mais choisissez d'être discrète ou de rester veuve.

M^{me} DUBUC.

Vous avez pris vos précautions pour vous mettre à l'abri de la moindre indiscrétion de ma part ; jusqu'à présent vous ne m'avez rien confié...

LABOMBE.

Comment ! est-ce que je ne vous aurai pas dit ?..

M^{me} DUBUC.

Non.

LABOMBE.

Comment ! à la femme que je dois épouser , je n'ai pas dit....

M^{me} DUBUC.

Je m'étonnais aussi....

LABOMBE.

Par oubli.

M^{me} DUBUC.

Eh bien ?

LABOMBE.

Vous le saurez plus tard. (*Il se sauve.*)

SCÈNE V.

M^{me} DUBUC, *seule.*

Ah ! M. Labombe, vous craignez mon indiscretion ; il y a donc ici un mystère ?... je le découvrirai. Je ne suis pas femme à rester un jour dans l'ignorance de ce qui se passe ici. Mais, pas d'imprudence, trouvons un moyen de satisfaire ma curiosité, sans m'exposer à perdre Labombe ; voici la belle cousine, peut-être en m'y prenaut avec adresse....

SCÈNE VI.

M^{me} DUBUC, SOPHIE.SOPHIE, *à part.*

Voici l'heure à laquelle le capitaine a l'habitude de venir dans cette partie du jardin ; si je pouvais trouver l'occasion... j'aperçois la vieille gouvernante ; tenons-nous sur nos gardes. (*Elle va s'asseoir sur un banc de gazon et travaille.*)

M^{me} DUBUC.

Quel air réservé ; pour une jeune personne, elle parle bien peu. (*haut.*) M^{lle} Jeannette fait donc là un travail bien pressé ?

SOPHIE *se lève et la salue.*

Ah ! Madame, je n'avais pas eu le plaisir de vous apercevoir.

M^{me} DUBUC, *à part.*

Eh ! mais, pour une fille de campagne, elle s'exprime assez bien.

SOPHIE, *à part.*

Elle meurt d'envie de me questionner.

M^{me} DUBUC, *embarrassée de quelle manière elle entamera la conversation.*

Comment vous trouvez-vous ici ?

SOPHIE.

On ne peut mieux.

M^{me} DUBUC.

Et vous ne regrettez pas votre village ?

SOPHIE.

Que peut-on regretter quand on se trouve auprès d'une personne aussi bonne, aussi douce, aussi aimable que Madame ?

M^{me} DUBUC, *à part.*

Elle a du tact.

SOPHIE, *à part.*

Elle aimé à être flattée.

M^{me} DUBUC, *à part.*

Elle croit peut-être me séduire.

SOPHIE, *à part.*

Elle est facile à tromper.

M^{me} DUBUC.

C'est un excellent homme que votre cousin.

SOPHIE.

Ah! Madame, vous lui rendez justice.

M^{me} DUBUC.

Il paraît enchanté que le hasard vous ait rapprochée de lui.

SOPHIE.

C'est depuis long-temps mon désir.

M^{me} DUBUC.

Et le sien.

SOPHIE.

Je le sais.

M^{me} DUBUC, *à part.*

Elle est aimée.

SOPHIE, *à part.*

Elle est jalouse.

M^{me} DUBUC, *à part.*

C'est une rivale.

SOPHIE, *à part.*

C'est une femme à craindre.

M^{me} DUBUC.

Ainsi, ce rapprochement comble vos vœux ?

SOPHIE.

Dites tous nos vœux.

M^{me} DUBUC, *à part.*

Bravo! elle s'enferme.

SOPHIE, *à part.*

Elle croit tenir mon secret.

La Cousine supposée.

2

M^{me} DUBUC.

Mademoiselle compte-t-elle rester long-temps ici ?

SOPHIE.

Si je pouvais y passer toute ma vie, rien ne manquerait plus à mon bonheur.

M^{me} DUBUC, *à part.*C'est ce que j'empêcherai. (*haut.*) Ce sont des affaires de famille qui vous amènent auprès de votre cousin ?

SOPHIE.

Ah ! madame désire savoir...

M^{me} DUBUC.

Par pur intérêt...

SOPHIE, *à part.*

Elle devient pressante.

M^{me} DUBUC, *à part.*

Je la ferai parler.

DERNEVILLE, *dans la coulisse.*

Madame Dubuc ! madame Dubuc !

SOPHIE, *à part.*Quel bonheur ! (*haut.*) Madame, si je ne me trompe, le capitaine vous appelle...M^{me} DUBUC.Vous croyez... je prenais tant de plaisir... (*à part.*) Il est dit que je ne saurai rien. (*On appelle de nouveau.*)

SOPHIE.

Entendez-vous cette fois ?

M^{me} DUBUC.

Je vous reverrai, ma petite.

SOPHIE.

Et je me ferai un vrai plaisir d'apprendre à madame ce qu'elle désire savoir ; je regrette que le temps nous ait manqué pour...

DERNEVILLE, *s'impatientant.*

Cette maudite femme.

SCÈNE VII.

M^{me} DUBUC, SOPHIE, LABOMBE.LABOMBE, *à part.*

Diable ! madame Dubuc avec mademoiselle Sophie ; eh !

vite, rompons l'entretien... (*haut.*) Eh bien ! madame Dubuc, voulez-vous faire attendre monsieur... (*Il fait un signe d'intelligence à Sophie qui lui fait entendre que madame Dubuc l'a questionnée en vain.*)

M^{me} DUBUC, tirant Labombe à part.

J'en ai appris de belles sur votre compte.

LABOMBE.

Vraiment ?

M^{me} DUBUC.

Et si le capitaine savait que sans sa permission...

DERNEVILLE, dans la coulisse.

Jacques, Laurent, Pierre, triple escadron, les scélérats ne viendront pas.

LABOMBE.

Allez donc affronter la tempête.

SOPHIE, à part.

Quelle colère !

M^{me} DUBUC.

Voici le capitaine...

LABOMBE, à part.

Je t'empêcherai bien de bavarder. (*haut.*) Sauvons-nous, madame Dubuc, il n'y fait pas bon. (*Il la prend par la main, l'entraîne en lui faisant faire le tour du théâtre.*)

M^{me} DUBUC.

Laissez-donc. Vous êtes fou de me faire courir ainsi.

SCENE VIII.

SOPHIE, seule, riant.

Encore une fois la curiosité mise en défaut. Vite à l'ouvrage, et ne levons pas les yeux. (*Elle va s'asseoir et fait semblant de travailler très activement.*) Voici le capitaine.

SCÈNE IX.

SOPHIE, DERNEVILLE.

DERNEVILLE, crachant.

Eh bien, personne ! cette vieille sempiternelle m'a donné du

chocolat qui ne vaut pas le diable... si je la tenais, je... (*apercevant Sophie.*) Ah! voilà notre jolie cousine!

SOPHIE, *à part.*

Notre jolie cousine!

DERNEVILLE.

Depuis le premier instant où je l'ai vue, elle occupe mon esprit...

SOPHIE.

Et mon cœur.

DERNEVILLE.

Et...

SOPHIE.

Allons-donc.

DERNEVILLE.

Et mon cœur.

SOPHIE.

J'avais deviné.

DERNEVILLE, *cherchant à se rendre compte du sentiment qu'il éprouve.*

Ouf!.. allons, allons, Derneville, tu n'y penses pas; vieux capitaine de hussards, et par fois goutteux, tu voudrais... mets entre toi et cette petite fille...

SOPHIE.

Cette petite fille se rit de vos projets.

DERNEVILLE.

Cent lieues de distance.

SOPHIE.

Si vous le pouvez.

DERNEVILLE *va pour sortir, il s'arrête et regardant encore Sophie.*

Voyage encore, cela te fera oublier... mais si j'emporte avec moi le souvenir...

SOPHIE.

Voilà ce qui est à craindre.

DERNEVILLE.

Quel maintien modeste! que d'esprit dans ses regards! pourquoi faut-il que ce ne soit qu'une petite...

SOPHIE, *à part.*

Paysanne... Les apparences sont souvent trompeuses...

DERNEVILLE.

Décidément, il n'y faut plus penser... oh! non, il n'y faut plus penser... ouf... (*Il sort par la grille.*)

SCENE X.

SOPHIE, *seule.*

Voilà un ouf, monsieur le capitaine, qui me révèle le secret de votre cœur... Sa fierté se révolte quand il pense que je ne suis qu'une simple villageoise... c'est cependant la simple villageoise qu'il faut aimer... mais, si contre mon attente... pauvre Sophie ! la crainte et l'espoir agitent tour-à-tour mon âme... Extrême dans ses résolutions, le capitaine est capable d'abandonner ces lieux... il lutte, je n'en puis douter, contre le sentiment qui le maîtrise... s'il allait en triompher, adieu tous mes projets, toute réconciliation devient impossible.

SCENE XI.

SOPHIE, DERNEVILLE, Domestiques.

DERNEVILLE, *en dehors.*

Marauds ! vous mériteriez que je vous fisse donner cent coups de cravache.

SOPHIE.

Il se croit encore à la tête de son régiment.

DERNEVILLE *entre, tenant deux domestiques par le collet.*

Maudits paresseux ! je vous ferai voir si je vous nourris pour ne rien faire. Corbleu !.. vous ne dites rien ; attendez, voilà de quoi vous faire parler... (*Il se retourne pour prendre un rateau qui est derrière lui, les domestiques s'enfuient. Sophie se met à rire.*)

SCENE XII.

SOPHIE, DERNEVILLE.

DERNEVILLE.

A-t-on jamais vu pareille chose : je veux aller à la chasse, et pas un fusil de prêt... des misérables que je nourris et que j'ha-

bille comme des princes... si je me mets une fois en colère, je vous... (*Sophie rit.*) Comment! morbleu, est-ce que je vous parais plaisant.

SOPHIE.

Non pas, monsieur le capitaine; mais qui donc querellez-vous ici?

DERNEVILLE.

Ce n'est pas vous, sans doute.

SOPHIE.

Je le crois bien.

DERNEVILLE.

Cependant, si je savais qu'une petite fille se permit...

SOPHIE.

Eh bien! que lui feriez-vous à cette petite fille?

DERNEVILLE.

Eh! mille tonnerres, je...

SOPHIE.

Vous la battriez peut-être aussi.

DERNEVILLE.

Eh! mais... je...

SOPHIE.

Vous lui demanderiez pardon.

DERNEVILLE.

Moi?

SOPHIE.

Vous-même.

DERNEVILLE.

Je ne vous conseillerais pas de vous y fier.

SOPHIE.

Je suis sûre de mon fait.

DERNEVILLE.

Vous avez un amour propre...

SOPHIE.

Non; je lis dans votre cœur, il est bon.

DERNEVILLE.

A peine si vous me connaissez.

SOPHIE.

Je vous ai deviné; vous ressemblez à mon père. Comme vous il a le caractère violent, pour un rien il s'emporte et le moment d'après il en est fâché.

DERNEVILLE.

En effet, c'est comme moi, dans ma fureur je brise tout ce

qui se trouve sous ma main ; malheur à qui me résiste , je casse bras et jambes ; le dos tourné je n'y pense plus.

SOPHIE.

Mais les autres s'en souviennent.

DERNEVILLE.

C'est vrai ; mais par bonheur , je n'ai encore cassé ni jambes ni bras. Ah çà ! dis-moi , Jeannette , ton père n'est donc pas heureux ?

SOPHIE.

C'est de moi seule qu'il attend le bonheur.

DERNEVILLE, *la prenant dans ses bras.*

Pauvre petite !

SOPHIE.

Mon sort me paraît moins triste , depuis que mon cousin Labombe m'a placée près d'un aussi bon maître. Je n'aurais plus rien à désirer , si mon père...

DERNEVILLE.

Était ici , n'est-ce pas ?

SOPHIE.

Ah ! Capitaine !...

DERNEVILLE.

Écoute , Jeannette , sois aussi sage que tu es jolie...

SOPHIE, *à part.*

Comme il me serre dans ses bras !

DERNEVILLE.

Et petit-être qu'avant peu...

SOPHIE.

Quoi ! Monsieur , vous seriez assez bon...

DERNEVILLE.

Oui.

SOPHIE.

Ah ! si j'osais...

DERNEVILLE, *à part.*

N'aurait-elle pas un amant , qu'il faudrait aussi que je prise avec moi. (*Haut, à moitié calme et à moitié inquiet.*) Expliquez-vous , enfin.

SOPHIE.

Si vous permettiez ?

DERNEVILLE.

Que feriez-vous ?

SOPHIE.

Je saisisrais cette main.

DERNEVILLE, *troublé.*

Cette main... mais à quoi bon ?

SOPHIE.

Pour la presser contre mon cœur.

DERNEVILLE, *vivement ému.*

Contre... (*Sophie saisit sa main.*) Jeannette !...

SOPHIE, *posant la main de Derneville sur son cœur.*

Sentez-vous comme il palpite ?..

DERNEVILLE.

Oui, je... c'est singulier, j'éprouve un trouble, une émotion... une minute de plus, et je sens... (*retirant brusquement sa main.*) Sortez !

SOPHIE.

Vous me chassez ?

DERNEVILLE.

Moi te... Jeannette, je t'en supplie, éloigne-toi. (*A part.*) Ma raison lutte en vain contre ses charmes... (*haut, brusquement.*) Je vous ai dit de sortir, morbleu ! est-ce que vous ne m'avez pas entendu ?

SOPHIE.

Si, Monsieur... je vais prendre congé de mon cousin, et...

DERNEVILLE.

Allez au diable, vous et votre cousin !

SOPHIE.

Ne nous éloignons pas, il va me rappeler. (*Elle sort.*)

SCENE XIII.

DERNEVILLE.

Qu'elle parte ! que Labombe la suive, que madame Dubuc aille au diable !.. Eh bien ! je resterai donc seul ? qui me dédommagera de leur perte ? J'avais un frère, et l'ingrat, non content de ses torts envers moi, il m'oublie.... imitons son exemple. Pour me consoler, faisons des heureux, en commençant par cette petite Jeannette. Charmante enfant ! je réparerai envers toi l'injustice du sort, je te vengerai de ses rigueurs ; je te donnerai ma fortune, toute ma fortune. « Posez « la main sur mon cœur, a-t-elle dit, et sentez-vous comme « il palpite ?.. » Est-ce que Jeannette... Jeannette... et moi

qui l'ai renvoyée !.. ah ! qu'elle revienne... je n'ai pas désiré sa présence , mais je ne saurais plus me passer... on aime assez à voir un petit minois chiffonné errer autour de soi... ce n'est pas que... oh ! non , certainement... il y a cependant des moments où je crois... mais je veux faire ma paix avec elle. Holà ! quelqu'un.... Labombe saura tout concilier. Labombe ! Labombe !

SCENE XIV.

DERNEVILLE, M^{me} DUBUC.M^{me} DUBUC.

Que desire Monsieur ?

DERNEVILLE.

Ce n'est pas vous que j'appelle ; qu'on me cherche Labombe.

M^{me} DUBUC.

Si je puis le remplacer ?

DERNEVILLE.

Pas du tout.

M^{me} DUBUC.

Monsieur n'a qu'à parler.

DERNEVILLE.

Non , non , mille fois non !

M^{me} DUBUC.

En ce cas , Monsieur court risque d'attendre long-temps.

DERNEVILLE.

Il est donc sorti ?

M^{me} DUBUC.

Lui , du tout. Depuis l'arrivée de sa cousine , il ne quitte pas la maison.

DERNEVILLE.

Au fait , le drôle a raison , la cousine est jeune.

M^{me} DUBUC.

Oh !

DERNEVILLE.

Allez-vous dire le contraire ?

M^{me} DUBUC.

Non pas. Mais nous faisons toutes deux le même voyage.

DERNEVILLE.

Oui , mais elle le commence et vous le finissez... au surplus,

Labombe doit avoir sur Jeannette la surveillance d'un père
M^{me} DUBUC.

C'est juste. Mais il faut d'abord savoir s'il est bien vrai que cette Jeannette soit réellement sa cousine.

DERNEVILLE.

Eh ! vieille imbécille, que voulez-vous qu'elle soit ? sa maîtresse, peut-être ?

M^{me} DUBUC.

Grâce au ciel ! Monsieur le sait, je ne suis ni bavarde, ni médisante, mais...

DERNEVILLE.

Finissons, car vous m'échauffez les oreilles. J'ai encore sur l'estomac votre maudit chocolat de ce matin, et vous pourriez bien payer pour le tout à la fois... Je vous prévienne que je hais la calomnie.

M^{me} DUBUC.

Cependant, quand on a des yeux, c'est pour s'en servir.

DERNEVILLE.

Encore ! langue de vipère ; (*ici Labombe parait*) Labombe est un honnête homme, incapable d'abuser de ma confiance.

M^{me} DUBUC.

Je n'ai pas prétendu...

DERNEVILLE.

Et tenez-vous bien pour avertie, que s'il vous arrive encore de chercher à lui nuire auprès de moi, je vous chasse.

SCÈNE XV.

Les Précédens, LABOMBE.

LABOMBE.

Mon capitaine me demande ?

DERNEVILLE.

Oui, mon vieux camarade. (*à Mad. Dubuc.*) N'avez-vous pas entendu ce que je vous ai dit ?

M^{me} DUBUC.

Oui, oui, Monsieur.

LABOMBE, *bas à madame Dubuc.*

Vous êtes en mauvaise position, madame Dubuc.

M^{me} DUBUC, *bas à Labombe.*

Nous nous reverrons, monsieur Labombe.

LABOMBE, *de même.*

Je l'espère bien, ma petite colombe.

SCENE XVI.

DERNEVILLE, LABOMBE.

DERNEVILLE.

Crois-tu que cette vieille tolle s'était mis dans la tête que tu aimais ta cousine ?.. mais d'amour...

LABOMBE.

Soixante ans, voilà ma réponse à une pareille supposition. Ah ! je ne dis pas que si j'avais l'âge et la tournure de Monsieur...

DERNEVILLE.

Ah ! moi, tu sais que j'ai renoncé à l'hymen.

LABOMBE.

Je sais que vous le dites.

DERNEVILLE, *se fâchant.*

En douterais-tu ?

LABOMBE.

Moi, mon capitaine ? ah bien ! oui, un sage tel que vous. C'est même ce que j'ai fait entendre à ma cousine, qui m'avait fait quelques petites questions.

DERNEVILLE, *vivement.*

Quoi ! Jeannette t'avait...

LABOMBE.

Oui. Ces jeunes filles, ça veut tout savoir. — Comment, mon cousin, le capitaine est garçon ? — Oui. — Il ne songe pas à se marier ? — Lui ! il a horreur du mariage.

DERNEVILLE.

Ah ! Labombe, l'expression est un peu forte.

LABOMBE.

— Il est cependant bien jeune encore, et...

DERNEVILLE, *l'interrompant.*

Labombe !

LABOMBE.

Mon capitaine ?

DERNEVILLE.

Autant que j'ai pu voir, elle est fort bien, ta cousine.

LABOMBE.

Oui, Monsieur, beauté de famille.

DERNEVILLE.

Et tu voudrais, m'as-tu dit ce matin...

LABOMBE.

Si cela ne déplaît au capitaine, la garder près de moi, la pauvre petite ?

DERNEVILLE.

Je te reconnais bien là, un excellent cœur !

LABOMBE.

Monsieur approuve donc ?

DERNEVILLE.

Certainement.

LABOMBE.

Elle aidera madame Dubuc dans les soins du ménage.

DERNEVILLE.

Elle sait sans doute...

LABOMBE.

Ah ! Monsieur, excellente éducation, ça lit et ça écrit couramment.

DERNEVILLE.

Parbleu ! cela se trouve à merveille. La vue de madame Dubuc est fatiguée ; toi, tu n'as jamais pu lire deux lignes sans épeler ; eh bien ! ta cousine, dans les longues soirées d'hiver, me lira l'histoire des guerres anciennes et modernes.

LABOMBE.

Nous avons donc suspendu nos sabres pour toujours ?

DERNEVILLE.

Ma foi...

LABOMBE.

Et nous disons un éternel adieu à Bellone ?

DERNEVILLE.

Oui, j'ai réfléchi, Labombe.

LABOMBE.

Ah ! vous avez réfléchi, mon capitaine.

DERNEVILLE.

Cette retraite est charmante. Jeune encore, car je suis jeune encore...

LABOMBE.

C'est ce que me disait Jeannette.

DERNEVILLE.

A peine cinquante ans. Ma fortune est immense et le repos...

LABOMBE.

Nous est nécessaire à tous deux.

DERNEVILLE.

Ainsi, comme je te le disais, mon vieux camarade, l'hiver, Jeannette me fera la lecture. Nous nous réunirons autour de ma table ronde; Jeannette se placera...

LABOMBE.

Loin de vous ?

DERNEVILLE.

Non, tout près.

LABOMBE.

Est-ce possible! et le respect ?

DERNEVILLE.

Va te promener avec ton respect. D'ailleurs, n'est-ce pas pour moi qu'elle lira ?

LABOMBE

Oui, sans doute.

DERNEVILLE.

Eh bien! imbécille, si elle est à l'autre bout de la table, je ne l'entendrai pas.

LABOMBE.

Ah! c'est juste.

DERNEVILLE.

Jeannette sera donc près, tout près de moi, cela fera un petit tableau d'intérieur délicieux.

LABOMBE.

Eh mais!..

DERNEVILLE

L'été, nous irons faire de longues promenades, visiter mes propriétés. Jeannette m'accompagnera.

LABOMBE.

Ah! ma cousine nous accompagnera.

DERNEVILLE.

Oui, une jeune personne a besoin de distractions, et nos jours s'écouleront ainsi au sein de la paix et du bonheur.

LABOMBE.

Tout cela me paraît fort bien arrangé.

DERNEVILLE.

Envoie-moi Jeannette.

LABOMBE.

Mon capitaine a des ordres à lui donner.

DERNEVILLE.

Des ordr.... je te dis de m'envoyer Jeannette.

LABOMBE.

De suite, mon capitaine, de suite (*A part.*) Le complot marche, l'ennemi est cerné de toutes parts.

DERNEVILLE.

Mille escadrons ! tu n'es pas encore parti ?

LABOMBE, *s'en allant.*Jeannette ! Jeannette... eh ! arrive donc. (*Ici, Sophie paraît.*)
Regardez donc, mon capitaine ! jolie à croquer !DERNEVILLE, *à part.*

Vieux coquin

LABOMBE.

Quels beaux yeux de village ! Allons donc, Jeannette, quand ton maître t'appelle...

DERNEVILLE, *bas à Labombe.*

Veux-tu te taire ?

SOPHIE.

J'attendais que Monsieur ne fût plus en colère.

LABOMBE.

Ah ! dame, il faut t'habituer à cela ; vingt-quatre heures par jour, pas davantage.

DERNEVILLE.

Labombe !... ne le croyez pas, Jeannette.

LABOMBE, *bas à Sophie.*

L'ennemi ne demande qu'à se rendre.

SOPHIE.

Je vais rédiger les conditions de la capitulation.

(*Labombe sort.*)

SCENE XVII.

SOPHIE, DERNEVILLE.

DERNEVILLE, *brusquement.*

Eh bien ! approchez.

SOPHIE.

Que desire Monsieur ?

DERNEVILLE.

Pourquoi m'avez-vous quitté ?

SOPHIE.

Monsieur ne se rappelle donc pas qu'il m'a renvoyée.

DERNEVILLE.

Comment, j'aurais eu la barbarie?...

SOPHIE.

Oh! mon Dieu! oui.

DERNEVILLE.

Eh bien! Sophie, j'ai eu tort. Que l'enfer m'écrase si.....
(*Sophie recule.*) Qu'avez-vous donc ?

SOPHIE.

Oh! rien; je m'y accoutumerai.

DERNEVILLE.

A quoi ?

SOPHIE, *faisant un mouvement d'effroi.*

A vos expressions.

DERNEVILLE.

Je vous promets de tâcher de me corriger.

SOPHIE.

Vous n'en serez que plus aimable.

DERNEVILLE, *à part.*Plus aimable... elle me trouve donc aimable... Je ne sais
pourquoi cette petite fille me fait trembler, moi, qui affron-
terais la mitraille... Est-ce que je plairais?...
SOPHIE.

SOPHIE.

Il hésite à s'expliquer.

DERNEVILLE.

Ma foi...

SOPHIE, *d' parti.*Il va parler. (*Haut.*) Il paraît que Monsieur n'a plus rien
à me dire.

DERNEVILLE.

Au contraire.

SOPHIE.

Je reste.

DERNEVILLE.

Jeannette, vous êtes jeune.

SOPHIE.

Oui, monsieur le Capitaine.

DERNEVILLE.

En âge d'être mariés.

SOPHIE.

Ah ! oui, monsieur le Capitaine.

DERNEVILLE.

Êtes-vous décidée à vous marier ?

SOPHIE.

Pourquoi cette question ?

DERNEVILLE.

Apparemment pour avoir une réponse.

SOPHIE.

Mais une pauvre paysanne comme moi...

DERNEVILLE.

Il ne s'agit pas de pauvre ou de riche ; je vous demande si vous êtes décidée à vous marier ?

SOPHIE.

Mais...

DERNEVILLE.

Mais, mais, il n'y a pas de mais... Voulez-vous vous marier?... vous souriez, c'est répondre.

SOPHIE.

Vous croyez ?

DERNEVILLE.

Voulez-vous un mari jeune ?

SOPHIE.

Tout ceci n'est sans doute, de la part de monsieur le capitaine, qu'une supposition ?

DERNEVILLE.

Soit. Voulez-vous un mari jeune ?

SOPHIE.

Il serait peut-être étourdi, léger, volage...

DERNEVILLE.

Vieux ?

SOPHIE.

A mon âge...

DERNEVILLE.

Riche ?

SOPHIE.

Eh donc, on me croirait intéressée.

DERNEVILLE.

Ni jeune, ni vieux, ni riche... comment diable vous le faut-il donc ?

SOPHIE.

Je voudrais qu'il eût passé ces momens orageux de la jeu-

nesse ; et que , bien loin encore d'arriver au terme fatal du voyage , il fût parvenu à cet âge...

DERNEVILLE.

A cet âge ?...

SOPHIE.

Qui déjà n'est plus le printemps de la vie.

DERNEVILLE.

Et touche de bien près à l'automne.

SOPHIE.

Où l'homme revenu de ses erreurs , riche des trésors de l'expérience , fuyant les excès , ami des doux plaisirs , compose en riant son bonheur de celui de sa jeune épouse ; cet âge où la sagesse donne gaîment d'utiles leçons , où , pour plaire , la raison emprunte le masque de la folie , où la morale la plus austère prend un langage aimable , et persuade au lieu d'effrayer.

DERNEVILLE.

Cet âge est... cinquante ans à-peu-près.

SOPHIE.

Mais oui. Je voudrais encore...

DERNEVILLE.

Encore ?

SOPHIE.

Que mon époux fût galant.

DERNEVILLE.

Ah ! diable ! il vous le faut galant.

SOPHIE.

Absolument.

DERNEVILLE.

De sorte que s'il était emporté , bourru , comme moi , par exemple , vous n'en voudriez pas ?

SOPHIE.

Et mais... peut-être.

DERNEVILLE.

Bah !

SOPHIE.

Oui , il y aurait quelque gloire à dompter un pareil caractère...

DERNEVILLE.

Mille...

La Cousine supposée.

SOPHIE.

Oui, oui, Monsieur; à le dompter, à le plier... et cela ne serait pas très-difficile.

DERNEVILLE.

Ah ! vous croyez ?

SOPHIE.

Un mot, un regard...

DERNEVILLE.

Eh bien ! j'ai un mari de cette trempe à t'offrir.

SOPHIE.

Monsieur le capitaine voit que je me prête à la plaisanterie.

DERNEVILLE.

Mille citadelles ! quand je vous dis que je ne plaisante pas. C'est un de mes amis pour qui je parle.

SOPHIE.

Et comment cet ami est-il ?

DERNEVILLE.

Pas beau.

SOPHIE.

On s'habitue à la laideur.

DERNEVILLE.

Il n'est cependant pas trop laid.

SOPHIE.

Après ?

DERNEVILLE.

Il est d'une franchise à toute épreuve.

SOPHIE.

La franchise annonce une belle âme.

DERNEVILLE.

Un peu sévère, jaloux même. (*à part.*) Il ne faut pas la tromper.

SOPHIE.

Légers défauts, faciles à corriger.

DERNEVILLE.

Et qui se chargera de le corriger ?

SOPHIE.

Le desir de me plaire... Sa tournure ?

DERNEVILLE.

La miéne.

SOPHIE.

Porte-t-il aussi ces vilaines moustaches ?

DERNEVILLE.

Oui, sans doute. C'est, comme moi, un officier de hussards.

SOPHIE.

Il les coupera.

DERNEVILLE.

Vous n'aimez donc pas les moustaches ?

SOPHIE.

J'en ai peur.

DERNEVILLE, à part.

Me priver de mes moustaches ! plutôt rester garçon toute ma vie... mais je crois que cette petite fille s'imagine... oh ! je vais lui parler. (*haut et prenant de l'assurance.*) Ah ça ! Jeannette, est-ce que vous pensez... (*Sophie rit de son embarras et de son courroux. Derneville s'arrête interdit ; il ne trouve plus un mot à ajouter.*) Ah ça ! vous moquez-vous de moi ?

SOPHIE.

Moi, Monsieur !.. oserai-je ?.. mais ce grand courroux...

DERNEVILLE.

Je voudrais bien vous voir à ma place.

SOPHIE.

Que voulez-vous dire ?

DERNEVILLE.

Comment m'y prendre, pour annoncer à mon ami qu'il ne peut se présenter devant vous avec...

SOPHIE.

C'est cependant une des conditions auxquelles je consens à faire son bonheur.

DERNEVILLE, à part.

Son bonheur !.. ma foi, tant pis pour les moustaches... Son bonheur, dit-elle ! (*haut.*) A l'instant vous allez le voir ; c'est l'affaire d'une minute... Holà ! Lapière, Jacques, Germain, avancez tous à l'ordre. (*ils paraissent.*) Suivez-moi.

SCENE XVIII.

SOPHIE, seule.

Ce pauvre capitaine ! il se croit bien fin... mais moi-même, suis-je bien déterminée ?.. oui, depuis huit jours j'ai été à même

d'apprécier ses excellentes qualités ; il est bon , généreux , sensible ; un peu brusque , bizarre par fois ; mais qu'il se réconcilie avec son frère , et je le trouverai charmant.

SCENE XIX.

SOPHIE , LABOMBE ; M^{me} DUBUC , *suyant Labombe.*

LABOMBE.

Mademoiselle , une lettre pour vous.

M^{me} DUBUC , *traversant rapidement le théâtre.*

Une lettre pour Jeannette... Labombe l'appelle Mademoiselle... il y a de l'intrigue. *(Elle sort.)*

SCENE XX.

SOPHIE , LABOMBE.

SOPHIE.

Est-elle de mon bienfaiteur ? je suis impatiente...

LABOMBE.

Retenez-vous dans votre chambre pour la lire , ici on pourrait...

SOPHIE.

Tu as raison... Ah ! mon ami ! quelques instans peut-être encore , et j'aurai acquitté la dette de la reconnaissance.

Elle sort.

SCÈNE XXI.

LABOMBE , *seul.*

J'ai toujours peur que cette madame Dubuc... elle rôde sans doute aux environs. *(Il examine.)*

SCÈNE XXII.

DERNEVILLE *arrive honteusement sur l'avant-scène.*

Le sacrifice en est fait , plus de moustaches... ô pouvoir de l'amour !

SCENE XXIII.

DERNEVILLE, LABOMBE.

LABOMBE.

Il paraît que l'ennemi est occupé ailleurs et nous laisse respirer. (*Il se tourne en face et tous deux se heurtent; stupéfaction de Labombe.*) Ah! mon dieu! est-ce que j'ai la berlué?

DERNEVILLE.

Eh bien! coquin, qu'as-tu donc?

LABOMBE.

Mais non, je me trompe. (*Labombe rit aux éclats.*)

DERNEVILLE.

As-tu bientôt fini?

LABOMBE.

Ah! dussiez-vous me battre, mon capitaine, je ne puis...
(*Il rit plus fort.*)

DERNEVILLE.

Ma patience est à bout!

LABOMBE.

C'est qu'en vérité je vous trouve si drôle...

DERNEVILLE.

Impertinent!

LABOMBE.

Mais pourquoi donc...

DERNEVILLE.

Imbécille, elle l'a désiré.

LABOMBE.

Qui, elle?

DERNEVILLE.

Eh bien! Jeannette, cette petite syrène, cet ange, ce démon féminin.

LABOMBE.

Quoi! ma cousine a voulu...

DERNEVILLE.

Eh oui! oui!

LABOMBE, étouffant de rire.

Dites-moi donc, Capitaine, est-ce que vous allez lui faire cadeau de vos moustaches?

DERNEVILLE.

Mille millions!.. ce maraud n'a plus peur de moi depuis que...

LABOMBE.

Eh bien ! en vérité, cela vous rajeunit.

DERNEVILLE.

Tu trouves ?

LABOMBE.

On ne vous donnerait pas plus de... cinquante ans.

DERNEVILLE.

En ce cas, Jeannette peut venir.

LABOMBE.

Vous voulez peut-être aussi savoir comment elle vous trouve.
La voici, justement.

DERNEVILLE.

Laisse-moi.

LABOMBE.

Je sors. (*à part, à Sophie.*) Allons, le capitaine est décidément désarçonné.

SCENE XXIV.

SOPHIE, DERNEVILLE.

DERNEVILLE.

Voici le moment décisif.

SOPHIE.

Que vois-je !.. pourquoi ce changement ?

DERNEVILLE.

N'avez-vous pas dit que les moustaches vous faisaient peur ?

SOPHIE.

Ah ! Capitaine, voilà qui est bien aimable de votre part...
Qu'ai-je fait pour vous décider ?

DERNEVILLE.

Un mot, un regard suffiront, disiez vous.

SOPHIE.

Mais je parlais de votre ami... à propos, vous deviez l'amener. Il est bien juste que je voie mon futur quelques instans avant le mariage... A-t-il peur de moi ?

DERNEVILLE.

Ma foi...

SOPHIE.

Suis-je donc si redoutable ?.. J'en appelle à vous-même ,
Capitaine.

DERNEVILLE.

Vous vous adressez fort mal.

SOPHIE.

Voyons , qu'il vienne , on aura de l'indulgence pour lui.

DERNEVILLE.

Tout de bon ?

SOPHIE.

On l'accueillera avec douceur.

DERNEVILLE.

S'il en est ainsi , au diable la timidité ! et l'ami et l'amant
sont devant vous.

SOPHIE.

Je vous en prie , monsieur le capitaine , parlons sérieusement.

DERNEVILLE, *s'impatientant par degré.*

Eh ventrebleu ! je ne ris pas.

SOPHIE.

Si fait.

DERNEVILLE.

Je vous jure que non.

SOPHIE.

Je ne puis croire...

DERNEVILLE.

Ah ! j'enrage !

SOPHIE.

Songez donc qui je suis.

DERNEVILLE.

Jeannette , vous m'impatientez !

SOPHIE.

Un tel honneur...

DERNEVILLE, *s'emportant plus fort.*

Une fois pour toutes , si , si... il y a de quoi me faire sortir
de mon caractère... quand je vous dis que je vous adore !

SOPHIE.

Eh bien ! je vous croirai... mais ne vous emportez pas , ou...

DERNEVILLE.

Non , non , Jeannette , je ne m'emporterai pas... c'est que ,
malgré moi... Tenez , Jeannette , votre douceur , votre sensi-
bilité m'enchantent , et , ma foi , je n'y résiste plus.

Il se jette à genoux.

SOPHIE.

Monsieur le Capitaine !

DERNEVILLE.

Cédez à l'amour le plus violent ; un instant l'a fait naître , rien ne pourra le détruire ; mon pauvre cœur brûle d'un feu dévorant ; il sera bientôt réduit en cendres.

SOPHIE.

Capitaine , songez donc...

DERNEVILLE.

Je songe que je veux être heureux.

SOPHIE , *avec douceur.*

Relevez-vous.

DERNEVILLE.

Non , je ne quitte pas la place que vous n'avez dit que vous acceptez la fortune et la main de Jacques Derneville.

SOPHIE.

Relevez-vous , je vous en prie.

DERNEVILLE , *se relevant.*

Eh bien ?

SOPHIE.

Quand je pourrais croire à votre amour , dois-je accepter votre fortune ?

DERNEVILLE.

Elle m'appartient.

SOPHIE.

Moi , pauvre villageoise , que vous comblez de bontés , je reconnâtrai ainsi l'accueil que vous avez daigné me faire.

DERNEVILLE.

Que voulez-vous dire ?

SOPHIE.

N'avez-vous pas un frère ?

DERNEVILLE.

Jeannette , que me rappelez-vous ?

SOPHIE.

Un souvenir qui doit être cher à votre cœur.

DERNEVILLE.

Qui vous a dit ?... Latombe peut-être...

SOPHIE.

Non. J'étais instruite avant de venir près de vous.

DERNEVILLE.

Mais quel intérêt prenez-vous... Mon frère est un ingrat.

SOPHIE.

Vous ne le croyez pas... Et moi, je pourrais accepter votre bien, quand votre frère... Un frère que vous n'avez cessé d'aimer, est peut-être... Car enfin, savez-vous si, pendant votre absence, quelque malheur n'a pas détruit sa fortune; si, inconsolable de votre oubli, de votre abandon, gémissant sur ses torts, s'il en eut avec vous... ce que j'ignore... savez-vous si tant de chagrins?...

DERNEVILLE.

Ah! cessez...

SOPHIE.

Où trouverez-vous un ami plus tendre... Qui vous dit que ce frère n'est pas impatient de se jeter dans vos bras, de s'écrier, en vous embrassant : » Mon ami, j'ai trop souffert de notre séparation! rends-moi, rends-moi ton cœur! » Vous ne répondez pas. Ah! Capitaine, je vous croyais une âme plus généreuse.

DERNEVILLE.

Il est bien coupable envers moi, si vous saviez...

SOPHIE.

L'inimitié peut-elle trouver place dans le cœur d'un frère? Et vous voulez que je sois votre femme!.. Ah! Monsieur, gardez-vous de l'espérer. Je veux que l'âme de mon époux soit sans cesse ouverte à l'indulgence; que la haine, la froide indifférence ne puissent y pénétrer, qu'il sache aimer ses amis avec leurs défauts. Cet époux, je croyais l'avoir trouvé; je me suis trompée. Je vais gémir de mon erreur, et quitter pour jamais des lieux où j'aurais aimé à passer ma vie.

DERNEVILLE.

Que dites-vous, Jeannette? et qui vous porte à prendre si vivement sa défense?

SOPHIE.

J'ignore si tout ce qu'on m'a appris est vrai, je dois le supposer. Cependant, votre embarras ne le confirme que trop, et je ne veux pas avoir à rougir un jour devant vos parens. Adieu, Capitaine... adieu; il faut nous séparer.

DERNEVILLE.

Jamais, jamais... je ne résiste plus; Ange de bonté, partons; allons consoler un frère chéri.

La Cousine supposée.

SCÈNE XXV.

Les Précédens, LABOMBE, M^{me}. DUBUC.LABOMBE, *encore dans la coulisse.*

Vous tairez-vous, langue maudite ?

M^{me}. DUBUC.

Non, non, je parlerai.

DERNEVILLE.

Qu'est-ce donc ?

M^{me}. DUBUC.

Monsieur, il faut que vous sachiez... On vous trompe, ou me trompe; il y a ici de l'intrigue.

SOPHIE.

Que dit-elle ?

LABOMBE.

Ne croyez pas cette vieille folle, mon Capitaine.

DERNEVILLE.

Vous expliquerez-vous, enfin.

M^{me}. DUBUC.

Eh bien ! apprenez, Monsieur, que cet intrigant de Labombe vient de remettre, en secret, une lettre à Jeannette.

DERNEVILLE.

Une lettre ?

LABOMBE.

Ah ! damnée bavarde ! tu me le paieras...

DERNEVILLE.

Vous entendez, Jeannette, vous avez reçu une lettre... de qui ? de qui ?

M^{me}. DUBUC.

Ah ! ah !

SOPHIE.

Quelle fureur ! la voici.

DERNEVILLE.

Je la verrai.

SOPHIE.

C'est un secret qu'il dépend de moi de vous cacher ou de vous faire connaître.

DERNEVILLE.

Comment ? au point où nous en sommes... Je prétends...

SOPHIE.

Vous ne la verrez pas.

DERNEVILLE.

Je vous en prie, Jeannette.

JEANNETTE.

Vous me priez, voilà ma réponse.

(Elle lui donne la lettre.)

DERNEVILLE lit.

» Ma chère Sophie! ma chère fille!... » *(Il parle.)* Et j'ai pu croire... Mais cette écriture...

SOPHIE.

Continuez!

LABOMBE à M^{me}. Dubuc.

Vous entendez, sa chère fille...

DERNEVILLE lit.

» Je viens de recevoir la lettre par laquelle tu m'apprends que tu es chez le Capitaine. » *(Il parle.)* Qu'est-ce à dire?M^{me}. DUBUC.

Quel mystère! C'est une intrigante...

DERNEVILLE.

» Ton projet, s'il réussit, mettra le comble à mes vœux; » mais, non; mon frère me garde une haine trop vive... *(Il parle.)* Eh! mais...

SOPHIE.

Poursuivez, Monsieur, poursuivez.

DERNEVILLE.

» Quant à moi, Dieu m'est témoin que je donnerais tout » au monde pour me réconcilier avec lui... que je pleure, » depuis douze ans, l'instant où je me suis livré à un empor- » tement, seule cause de notre désunion. » *(Troublé.)*

Julien DERNEVILLE.

SOPHIE.

Rendez-moi cette lettre.

DERNEVILLE.

Jamais! *(Lui donnant la main.)* Quoi! cette Sophie, aimable enfant...

SOPHIE.

Cette pauvre orpheline que votre père recueillit au berceau, et à laquelle vous prodiguez des soins si tendres...

LABOMBE.

Monsieur se rappelle...

SOPHIE.

Qui a voulu mettre un terme aux chagrins de son bienfaiteur, et réconcilier deux bons frères.

DERNEVILLE.

Et qui a réussi. Tout ce qui m'arrive est vraiment un songe... du moins, j'ai rêvé ce bonheur. Mais ce nom de Jeannette ?

SOPHIE.

Supposé.

DERNEVILLE.

Cette cousine de Labombe ?

LABOMBE.

Cousine supposée.

DERNEVILLE.

Ah ! vieux malin, il y avait un complot.

LABOMBE.

Dont j'étais le chef.

DERNEVILLE.

Je te pardonne.

LABOMBE.

Et vous me permettez...

DERNEVILLE.

Quoi ! tu veux épouser cette vieille sempiternelle ?

LABOMBE.

Je prends une garde - malade ; qu'en dites-vous, madame Dubuc ?

M^{me}. DUBUC.

Monsieur Labombe, je puis encore être mieux que garde-malade.

LABOMBE.

Je n'en doute pas, madame Dubuc.

DERNEVILLE.

Quant à nous, Sophie... notre hymen...

SOPHIE.

Il manque un témoin.

DERNEVILLE.

C'est vrai. Ce bon Julien, allons le trouver.

SOPHIE.

Et que Sophie soit le gage d'une paix...

DERNEVILLE.

Éternelle !

FIN.